

Un voyage scolaire à Auschwitz

Patrick Parodi et le groupe « La Durance »

Le 19 mars 2008

Professeur au Lycée Frédéric Joliot-Curie

AUBAGNE

parod.pat@wanadoo.fr

A la rentrée 2007, deux équipes de professeurs volontaires en histoire, lettres et anglais décidèrent de monter un projet culturel destiné à des élèves de 1^{ère} STG, classes souvent quelque peu délaissées par les enseignants des matières générales.

Ce projet s'articule autour de trois points :

- un travail interdisciplinaire entre les trois disciplines,
- un voyage scolaire à la préparation duquel les élèves sont associés (notamment dans le cadre de leurs disciplines tertiaires),
- une intégration du projet dans le projet d'établissement, celui de la commune de domiciliation du lycée (Aubagne) et celui de la Région.

Après concertation, les professeurs mirent en place un projet s'inscrivant dans le projet régional et communal sur « L'éducation à une culture de la paix en Europe », axé essentiellement sur un voyage au camp d'extermination d'Auschwitz. Cependant, organiser un tel projet supposait de nombreuses précautions.

Organiser un voyage scolaire à Auschwitz est-il pertinent dans une perspective de compréhension de la Shoah et d'une culture de la paix ?

1 Préparer le voyage sur le plan didactique et pédagogique

Dans un éditorial de La Durance de janvier 2006, Jean Sérandour écrivait « *[I] ne faut pas aller découvrir Auschwitz. Il ne faut pas conduire nos élèves à la découverte d'Auschwitz* » mais son texte n'interdisait en rien un tel voyage. Il mettait en avant l'évidence, souvent oubliée, de la nécessaire et indispensable préparation de ce type de voyage. « *Voyager à Auschwitz demande une exigeante préparation. Pour comprendre. Pour historiciser l'horreur dans l'instant et le lieu.* » Cet article fait écho aux positions de l'historienne Annette Wieworka qui insiste sur la nécessaire préparation d'un tel voyage : interrogée par un journaliste du Monde sur l'intérêt pédagogique des voyages scolaires à Auschwitz qui se sont multipliés depuis les années 1980, elle considérait « *qu'il n'y a rien à voir à Auschwitz si on ne sait pas déjà ce qu'il y a à y voir* », « *que le savoir, dans ce type de lieu, c'est celui que l'on apporte avec soi* », et que les supports multiples dont disposent aujourd'hui les professeurs pour enseigner l'histoire du génocide nazi « *ne rendent pas obligatoire une visite sur place dans n'importe quelle condition* ». (extrait du site académique <http://crdp.ac-reims.fr/mémoire/enseigner/mémoire/-histoire/04roledesenseignants.htm#voyages>)

C'est pourquoi un important travail de préparation fut mené sur l'ensemble de l'année avant le voyage afin d'imprégner les élèves de la particularité d'Auschwitz. Ce travail interdisciplinaire fut aussi destiné en partie aux parents pour que l'appropriation du projet fût globale. Cette étape, longue et indispensable, s'est composée de plusieurs éléments :

Un travail sur le discours sur la Shoah

Dans un premier temps, il s'agissait de faire percevoir comment le génocide fut raconté à travers les films : l'analyse filmique consistait à percevoir la dichotomie entre le ressenti du cinéaste, le contexte d'élaboration et le langage cinématographique comme filtre mais aussi expression de la réalité. En collaboration avec les professeurs d'anglais et de français, des films ont été visionnés comme « Nuit et Brouillard », des extraits de « Shoah » de Lanzmann, de la série « Holocauste » ou « De Nuremberg à Nuremberg ». Cette première approche a permis de montrer que le discours tenu sur un objet historique, aussi fort que le génocide, peut faire l'objet d'un travail critique, donne des informations sur la mémoire et ses aléas et de vérifier l'état des connaissances des élèves.

Dans un deuxième temps, le travail a porté sur une autre forme de discours, le discours littéraire avec l'étude de « Si c'était un homme » de Primo Lévi mais aussi d'autres textes écrits par ce dernier. Il s'agissait alors d'évaluer la force du témoignage, la particularité de l'acte autobiographique dans une perspective historique.

Dans un troisième temps, les élèves ont pu assister au témoignage d'un survivant d'Auschwitz, M. Israel Attali et lui poser toutes les questions possibles. Cette étape fut essentielle dans la préparation en introduisant une dimension émotionnelle. Les programmes incitent à faire appel aux témoignages en classe mais ceux-ci nécessitent un certain nombre de précautions. En effet, le témoignage d'un acteur a toujours pour objectif d'agir sur le destinataire et de susciter une réaction, le plus souvent d'empathie et d'identification. Il s'agissait alors de faire percevoir aux élèves l'importance de la question travaillée par ce qu'elle a induit dans la vie des déportés et déportées, d'en faire jaillir les résonances actuelles sur le plan de la question du pouvoir, la force de l'engagement idéologique, la nécessité de l'éthique politique, etc. Ce questionnement quasi philosophique a constitué le fil directeur du travail mené en amont et en aval au témoignage : en fonction des quelques éléments donnés par le témoin au préalable, un rapide travail préparatoire fut mené (qui était le témoin ? le cadre de son intervention). Par contre, le travail en aval fut plus détaillé : élucidation des circonstances évoquées ou des allusions faites au cours du témoignage, confrontation de ce qui a été dit avec d'autres documents, etc. En effet, le témoignage constitue un enjeu décisif quant à la lisibilité et à l'interprétabilité du passé, qui constituent les conditions de la pensée face à un double danger: l'amnésie généralisée qui vide la pensée de toute historicité et les passions patrimoniales et identitaires. Dans cette perspective, le corpus à considérer ne peut être réduit à l'écriture des historiens ; il comprend plus ou moins directement toutes les formes discursives d'interrogation du passé. C'est pourquoi toutes ces formes furent étudiées par les enseignants des trois disciplines.

Un travail de contextualisation

Dans le cadre de la séquence de première sur « Guerre et paix », deux séances ont été consacrées à la question du génocide en amont du voyage et deux autres en aval. L'approche se fait donc dans le cadre de la classe et ne diffère en rien avec le travail mené le reste de l'année. Ces deux séances d'aval s'appuient sur un important corpus documentaire¹ et alternent les situations d'apprentissage : travail individuel de prélèvement d'informations et d'analyse critique des documents, mise en commun collective, phase dialoguée et court apport magistral. Il s'agit alors d'appréhender le vocabulaire spécifique usité (et son sens symbolique) comme génocide, holocauste, solution finale et Shoah. Puis, à l'aide des documents, de mettre en avant la chronologie des événements. Enfin, un

¹ VOIR ANNEXE1

important travail sur la vie dans les camps et les différents types de témoignages est mené jusqu'au voyage. Au retour du voyage, les documents étudiés furent « revisités » et la dernière séance fut consacrée à la difficulté de juger ce qui s'était passé.

Ces deux étapes (travail sur le discours sur la Shoah et travail de contextualisation) ont été menées en parallèle pour permettre aux élèves d'appréhender de manière précise mais aussi critique le voyage entrepris.

2 Préparer le voyage sur le plan matériel

Ce voyage a nécessité une très importante préparation matérielle :

- la recherche de financement. S'adressant en majorité à des élèves modestes, le voyage ne pouvait donc être un coût financier trop important d'autant plus que les professeurs avaient la volonté de n'exclure personne pour des raisons financières.

Plusieurs organismes ont été contactés :

1) le Mémorial de la Shoah

Cette association qui est aussi un riche centre de ressources propose de manière régulière des journées à Auschwitz, pour un prix modique de 50 euros (il s'agit alors de classes entières et uniquement de Première et Terminale), le projet étant ouvert à 9 régions par an. Elle propose aussi une aide logistique pour organiser son propre voyage.

Contact : http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/voyages/ff-m-s/inf_participer.htm

2) le Conseil Régional qui finance des projets sur la culture de la paix et a apporté un soutien financier capital

En échange, les élèves ont présenté leur exposition photographique en septembre 2007, faite à l'issue du voyage.

3) les municipalités de résidence des élèves

Certaines se sont engagées en finançant individuellement ou collectivement le voyage.

- L'inscription du voyage dans un projet d'application des matières tertiaires. Ainsi, en communication-gestion, les élèves ont rédigé les lettres de demande de subvention et en management des organisations et en économie-droit, ils ont organisé un loto afin de financer le voyage en collectant des dons auprès des enseignes commerciales d'Aubagne, en obtenant le prêt d'une salle sur Roquevaire, en faisant des affiches et en vendant boissons et gâteaux aux participants. Cette opération annoncée par des radios et quotidiens locaux a contribué à diminuer le coût total du voyage et a permis aux élèves de mettre en application les notions travaillées dans les matières tertiaires à travers un cas concret.

- La négociation avec un prestataire de voyages. Celui qui fut contacté proposait une formule de voyage d'une semaine environ. Grâce au chef des travaux du lycée, fortement impliqué dans l'organisation du voyage, il a été possible de modifier de manière importante le déroulement en permettant de consacrer plus de temps à la visite des camps et à celle du quartier juif. Cette négociation fut importante car elle permit de placer le travail sur la Shoah au cœur du voyage et d'éviter d'être « prisonnier » de la façon dont les guides polonais envisagent la visite ; en effet, au début de la visite, est projeté un court film montrant rapidement l'histoire du camp, film qui relativise la responsabilité des acteurs polonais. Les professeurs voulaient éviter cette projection (à noter que la guide le proposa malgré tout mais le travail fait au préalable trouva alors son sens puisque

les élèves se montrèrent assez critiques sur le discours accompagnant le court métrage).

3 Le voyage proprement dit

Le voyage se déroula du lundi 19 mars au samedi 24 mars 2007. Au cours de celui-ci, il fut remis aux élèves un important dossier de travail comprenant des plans des camps, des informations sur le quartier juif de Cracovie, des textes sur la place de la Shoah dans l'histoire polonaise et des informations d'ordre pratique.

Quel travail demandé aux élèves au cours de voyage ?

En raison de la charge émotionnelle représentée par la visite des deux camps d'Auschwitz, les professeurs avaient décidé de ne pas demander de travail écrit particulier : remplir un questionnaire semblait « déplacé » et peu approprié. Par contre, les élèves devaient prendre des photographies afin de faire une exposition et retrouver les lieux évoqués par le témoin, M. Attali. Par ailleurs, la présence d'une guide permettait de fournir les explications nécessaires et de faciliter le repérage.

Quelle constatation au cours de la visite ?

Malgré le froid et la fatigue accumulée du voyage (le bus fut bloqué une nuit entière dans une station avant le col du Brenner, impraticable en raison des fortes chutes de neige ce qui obligea à une nuit blanche et à rallonger le voyage de 12 heures, 36 au lieu de 24), l'attitude des élèves, réputés peu faciles, fut exemplaire : écoute attentive de la guide, questions nombreuses au cours desquelles ils mobilisaient ce qui fut étudié en classe, attitude de respect et de compassion face aux nombreux groupes présents sur le site.

Par ailleurs, le groupe connût un fort moment d'émotion lors de la lecture de la lettre de Simone Veil². Contactée avant le voyage pour apporter un témoignage aux élèves, cette dernière ne put le faire mais envoya une lettre d'encouragement aux élèves. Celle-ci fut lue dans le camp de concentration ce qui permit aux élèves à la fois de "ressentir" Auschwitz et d' «historiciser l'horreur dans le temps et le lieu».

Enfin, les élèves réinvestirent leurs connaissances au cours de la visite : ainsi, ils mirent en relation les différents lieux des camps avec les étapes de la sélection opérée par les nazis à l'arrivée des déportés. De fait, les documents, les témoignages ou les images étudiés en cours trouvèrent une réalité à leurs yeux.

4 Après le voyage

Deux séances furent ensuite consacrées à l'exploitation du voyage :

- lors de la première heure, les documents étudiés avant le voyage furent relus rapidement et en cours dialogué, il s'agissait de réinvestir ce qui avait été vu ou ressenti.

- Dans un deuxième temps, un travail sur les procès de la Seconde guerre mondiale fut abordé. A l'aide d'un corpus documentaire simple, les élèves ont réfléchi aux difficultés pour juger les responsables du génocide et les règles de droit international mises en place pour y répondre.

En fin d'année scolaire, plusieurs heures furent consacrées à la mise en place d'une exposition photographique : sélection des photographies exposées, mise en place d'un parcours pour l'exposition, écriture de légendes explicatives. Un film sur la force symbolique représentée par Auschwitz dans la conscience juive réalisé par un élève fut présenté et commenté par ce dernier. Enfin, un diaporama tournait sur un ordinateur et était visible en permanence.

² VOIR ANNEXE 5

L'exposition s'accompagnait de la lecture de plusieurs textes écrits par les élèves³ après le voyage : ces textes, parfois maladroits, souvent touchants et tout le temps sincères, avaient pour objectif de témoigner des émotions personnelles vécues par des adolescents, souvent peu intéressés par l'histoire et mettaient en avant ce qu'ils avaient retenu, perçu et finalement compris. La prise de conscience était réelle chez de nombreux élèves de la nécessité de la vigilance face aux dérives racistes et à leur éventuelle implication : se forgeait ainsi, de manière modeste mais prégnante, une conscience citoyenne, bâtie sur une éthique de la paix et de la tolérance.

Conclusion

Faire un voyage scolaire est un travail important pour un enseignant, faire un voyage scolaire à Auschwitz encore plus... Cela suppose un important travail en amont pour que la visite des camps ne soit pas un simple acte de commémoration et de compassion mais aussi un travail d'histoire c'est à dire comprendre une question, ses enjeux et ses implications tout en se basant sur des connaissances solides. Les camps d'Auschwitz s'inscrivent dans l'espace national et l'histoire de la Pologne au statut ambigu d'actrice et victime de la Shoah (ainsi, les guides mettent en avant que les Polonais sont les premières victimes de l'extermination nazie avec 6 millions de victimes mais ne disent que rarement que la moitié était juive et que c'était leur confession et non leur nationalité qui était cause de leur destruction) : or, la visite étant obligatoirement guidée, il faut veiller à ce que les élèves aient les outils pour prendre une distance critique par rapport à certains aspects du guidage. Enfin, entrer dans un camp de concentration ou d'extermination n'est pas sans implication émotionnelle : on met ses pas dans ceux de millions de victimes et chaque endroit du site est imprégné de cette histoire. Il s'agit alors de trouver la mesure entre le travail historique, perçu comme rationnel et distant, et l'émotion, nécessaire pour être dans la compassion nécessaire envers les victimes mais qui ne doit pas être de nature à troubler le travail historique.

Enfin, le professeur doit prendre conscience de l'absolue nécessité de la rigueur didactique et pédagogique de son projet et du travail entrepris avec ses élèves sur Auschwitz (le projet présenté ici n'est en rien la réponse définitive et des démarches multiples sont encore envisageables) et de l'indispensable modestie dans lequel il doit baigner.

Si aller à Auschwitz n'est pas indispensable a priori, il l'est devenu a posteriori pour de nombreux élèves ; c'est en cela que ce projet, au delà de ses insuffisances, ses limites, fut réussi.

³ VOIR ANNEXES 2, 3 et 4.

Annexe 1

Fiche Guerre et paix : Auschwitz et la solution finale

Document 1

« J'ai été souvent bon prophète dans mon existence, et l'on s'est généralement moqué de moi. À l'époque de ma lutte pour le pouvoir, c'est surtout le peuple juif qui accueillait mes prédictions avec dérision, quand je disais qu'un jour je prendrais la direction de l'État et, par suite, du gouvernement tout entier, et qu'alors je résoudrais le problème juif, parmi beaucoup d'autres. Je crois que, depuis, cet éclat de rire strident des juifs en Allemagne leur est rentré dans la gorge.

Aujourd'hui, je veux de nouveau être prophète. Si les financiers juifs internationaux, en Europe et hors d'Europe, réussissent encore une fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, le résultat ne sera pas la bolchevisation de la terre, donc une victoire du judaïsme, mais l'anéantissement de la race juive en Europe. »

Discours prononcé par Hitler au Reichstag, le 30 janvier 1939.

Document 2

« Aujourd'hui, il m'est possible d'affirmer que le EK3 a atteint l'objectif fixé, il a résolu le problème juif en Lituanie. Il n'y a plus de Juifs dans le secteur, excepté les travailleurs juifs affectés à des tâches spéciales (...).

La réalisation de ce type d'opérations a été avant tout un problème d'organisation. Toute décision visant à nettoyer un district de ces Juifs exigeait que chaque opération fût soigneusement préparée, que l'on tâtât le terrain dans le district concerné. Il a fallu rassembler les Juifs à un ou plusieurs endroits, puis, au vu du nombre, chercher un lieu adéquat pour creuser les fosses nécessaires. La distance à parcourir entre les lieux de rassemblement et les fosses était en moyenne de 4 à 5 km. Les Juifs ont été répartis en colonnes de 500 et acheminés vers les lieux d'exécution à intervalles d'au moins 2 km. (...) À Kauen, tous les membres de mon commando, chefs et hommes, ont participé activement aux opérations d'envergure. Seul un fonctionnaire du service anthropométrique a été dispensé pour raison de maladie. »

Rapport d'un officier de la 55 sur les activités de son Kommando en Lituanie (1er décembre 1941, destiné au RSHA).

Document 3 : La conférence de Wannsee

« La solution finale du problème juif en Europe devra être appliquée à environ 11 millions de personnes. [...] ». Dans le cadre de la solution finale du problème, les Juifs doivent être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service de travail. Formés en colonnes de travail...!! Les Juifs valides, hommes d'un côté, femmes de l'autre, seront amenés dans ces territoires pour construire des routes : il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique. Le résidu qui subsisterait en fin de compte -et qu'il faut considérer comme la partie la plus résistante -devra être traité en conséquence. En effet, l'expérience de l'histoire a montré que, libérée, cette élite naturelle porte en germe les éléments d'une nouvelle renaissance juive.

En vue de la généralisation pratique de la solution finale, l'Europe sera balayée d'ouest en est. Les difficultés de logement et d'autres considérations de politique sociale nous ont amenés à commencer par le territoire du Reich, y compris le protectorat de Bohême et Moravie. »

R. Heydrich (conférence interministérielle réunie le 20 janvier 1942 à Wannsee), dans L. Poliakov, Auschwitz, Julliard, -Archives., 1964.

Document 4

« Je vous demande avec insistance d'écouter simplement ce que je dis ici en petit comité et de ne jamais en parler. La question suivante nous a été posée: «*Que fait-on des femmes et des enfants ?*». Je me suis décidé et j'ai trouvé là aussi une solution évidente. Je ne me sentais en effet pas le droit d'exterminer les hommes, dites, si vous voulez, de les tuer ou de les faire tuer et de laisser grandir les enfants qui se vengeraient sur nos enfants et nos descendants. Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre. Ce fut pour l'organisation qui dut accomplir cette tâche la chose la plus dure qu'elle ait connue. Je crois pouvoir dire que cela a été accompli sans que nos hommes ni nos officiers en aient souffert dans leur cœur ou dans leur âme. »

Discours prononcé par Himmler devant les Reichsleiter et les Gauleiter (responsables nationaux et régionaux du Parti) réunis à Posen (Poznan), le 6 octobre 1943.

Document 5 : Un survivant décrit la sélection et le gazage

« Ceux qui étaient sélectionnés pour le travail étaient conduits aux sections C et D du camp, ceux qui étaient destinés au gazage étaient conduits au camp de concentration pour femmes. Ceux qui étaient capables de marcher étaient amenés au crématoire à pied ; les autres étaient chargés sur des camions. Au crématoire, on faisait basculer le camion et on jetait les malades à terre. Une voiture d'ambulance avec la Croix-Rouge amenait les boîtes de gaz. Tous étaient conduits à la salle de déshabillage, les SS leur ordonnaient d'enlever leurs vêtements. On leur disait qu'ils devaient se laver. Après de chaque crochet il y avait un numéro et on leur recommandait de bien retenir ce numéro. Tous ceux qui avaient encore des paquets devaient les déposer devant la salle de déshabillage. [...] On commençait toujours par les femmes et les enfants. Lorsque ceux-ci étaient nus, les SS les conduisaient à la chambre à gaz. On leur disait qu'ils devaient attendre que l'eau arrive. Ensuite, les hommes devaient se déshabiller et se rendre également dans la chambre à gaz. Chacun devait nouer ses chaussures et les emporter. Avant de pénétrer dans la chambre à gaz, il devait remettre ses chaussures en passant à deux détenus. La plupart d'entre eux n'ont pas su ce qui leur arrivait. Parfois, ils savaient quand même quel sort les attendait. Alors ils priaient souvent. Il nous était défendu de parler avec les détenus des convois. [...] Souvent le gaz n'arrivait pas en temps voulu. Les victimes devaient alors attendre assez longtemps dans la chambre à gaz. On entendait les cris de très loin. [...] Lorsque la chambre à gaz était trop remplie, on jetait souvent des enfants qui ne pouvaient plus y entrer par-dessus la tête de ceux qui s'y trouvaient déjà. Du fait de la compression, d'autres victimes étaient tuées par piétinement. Les SS nous répétaient souvent qu'ils ne laisseraient pas survivre un seul témoin. »

Témoignage de Dow Paisikowic, survivant d'un Sonderkommando d'Auschwitz, dans L. Poliakov, Auschwitz.

Document 6 : Photo de l'arrivée de déportées juives hongroises en mai 1944 à Auschwitz après rasage, épouillage et tatouage (photo prise par un SS inconnu)

Document 7 : L'emploi du temps

« A l'aube, le camp était réveillé à coups de sifflet : entre quatre et cinq heures l'été, entre six et sept heures l'hiver. En trente minutes, il fallait s'être lavé, habillé, avoir pris son petit déjeuner et avoir fait son lit : un exploit souvent presque impossible à réaliser. [...] On allait ensuite à l'appel du matin. Tous les occupants d'un Block se rassemblaient à un signal donné dans les rues du camp, et ils marchaient en rang, par huit, jusqu'à la place d'appel. Dans l'aube brumeuse, éclairées par les puissants projecteurs des tours, des milliers de misérables silhouettes, dans des vêtements zébrés, avançaient, colonne par colonne... Spectacle inoubliable pour celui qui l'a connu.

Sur la place d'appel, chaque Block avait son emplacement réservé. L'appel du matin, au cours duquel on dénombrait tous les occupants du camp, durait généralement une heure, jusqu'à ce qu'il fit assez clair pour que le travail pût commencer.

Puis, accompagné par les joyeux accents de l'orchestre du camp, qui, en hiver, jouait avec des doigts gourds, on sortait du camp, en avançant bien en ordre, par rangs de cinq. Sous le porche, il fallait de nouveau ôter sa casquette et placer les mains la couture du pantalon. Puis, on gagnait le lieu de travail, au de gymnastique et en chantant. [...]

Après le travail, (vers cinq heures en hiver et à huit heures été, la clôture du travail se modifiant par demi-heures de mars à novembre), on rentrait au camp, de nouveau par rangs de cinq, passant devant l'orchestre du camp qui, près du porche, jouait airs joyeux, et l'on se rendait à l'appel du soir.

Les appels numériques étaient, dans tous les camps, la terreur des prisonniers. Après un dur travail, alors qu'on ne demandait qu'un repos bien gagné, il fallait rester pendant des heures sur la place d'appel, souvent par mauvais temps, dans la pluie ou dans le froid glacial, jusqu'à ce que la SS eût dénombré ses esclaves et constaté qu'aucun d'eux ne s'était enfui au cours de la journée.[.. .]

Si l'appel ne s'était pas prolongé trop tard, on devait continuer à travailler; après le dîner, dans certaines sections du camp, pendant plusieurs heures, tard dans la nuit. Le reste des détenus traînait un moment dans les rues, devant les Blocks, dans les lavabos et dans les cabinets, ou allait tout de suite au lit. Au coup de sifflet final, qui selon la saison était donné entre huit et dix heures, tous devaient rentrer dans les Blocks- à l'exception de ceux qui travaillaient encore -et être couchés une demi-heure plus tard.

Les punitions

Parmi les motifs de punition utilisés par la SS, nous citerons : avoir les mains dans les poches du pantalon lorsqu'il faisait froid ; col relevé lorsqu'il pleuvait ou ventait ; les plus petits détails vestimentaires, tels que boutons manquants, tache de boue, petite déchirure, souliers insuffisamment astiqués lorsqu'il y avait un pied de boue (pendant des années on organisa, le dimanche, aux heures de liberté, ces revues vestimentaires redoutées des détenus), souliers trop bien astiqués, ce qui devait prouver qu'on avait esquivé le travail ; non- observation de l'obligation de saluer, où entraient ce que l'on appelait la « mauvaise tenue» ; pénétrer dans les Blocks pendant les heures de travail (même si c'était pour utiliser les cabinets) ; s'éloigner trop longtemps d'un Kommando de travail, où il était parfois interdit de se rendre aux latrines avant dix heures du matin (après le transparent café du matin) ; se redresser, ne fût-ce qu'une fois, lorsqu'on devait travailler courbé; manger pendant les heures de travail ; fumer en dehors des heures de repos ou dans un Block, etc. »

Eugen KOGON, L'Etat SS : Le Système des camps de concentration allemands(témoignage et i enquête d'un ancien détenu), 1946, traduction française Le Seuil, 1970.

Document 8 : photographie de gardiennes SS contraintes de déposer les cadavres des déportés dans une fosse commune au camp de Bergen Belsen après sa libération en avril 1945

Document 9 : tableau statistique : la destruction des Juifs d'Europe (par pays et par camp), tiré de : Manuel Histoire 1ère L-ES-S, sous la direction de Jean Michel Lambin, Hachette Education, avril 2003, p 351

Document 10

« Crimes contre l'humanité: c'est-à-dire l'assassinat, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation, et tout autre acte inhumain commis contre toutes les populations civiles, avant ou pendant la guerre, ou bien les persécutions pour des motifs politiques, raciaux ou religieux lorsque ces actes ou persécutions, qu'ils aient constitué ou non une violation du droit interne du pays où ils ont été perpétrés, ont été commis à la suite de tout crime rentrant dans la

compétence du tribunal (crimes contre la paix: violations de traités; crimes de guerre: violations des lois et coutumes de guerre), ou en liaison avec ce crime.»

Article 6b des chefs d'accusation définis pour le tribunal international de Nuremberg, par les représentants des États-Unis, de la France, du Royaume-Uni et de l'URSS, le 8 août 1945

Document 11

« Nous savons beaucoup de choses sur le génocide des Juifs. Depuis longtemps, les chercheurs s'interrogent sur le "Comment ?" du génocide -comment fut-il possible? -et proposent de nombreuses réponses. Mais le "Pourquoi ?" -pourquoi par exemple 90 % des enfants juifs vivant en 1939 en Europe ont dû mourir? -reste aussi inexplicable pour nous aujourd'hui que pour les victimes à l'époque. Certains pensent que la pleine compréhension de la Shoah dépasse les possibilités de compréhension humaine. Il existe peu d'événements dans l'Histoire, sinon aucun, qui soient autant de l'ordre de l'inconcevable.

Pourtant, rester indifférent et ne pas essayer de comprendre le "pourquoi ?" de la Shoah pourrait mettre en péril notre futur à tous, car cette question n'intéresse pas seulement les Juifs mais l'humanité tout entière. L'écrivain Primo Levi a dit: *"Il n'est ni facile ni agréable de sonder cet abîme de noirceur. On est tenté de détourner les yeux et de tourner ailleurs son esprit: c'est une tentation qu'il faut repousser"*. Nous pouvons souhaiter que la Shoah ne se soit jamais produite. Mais elle s'est produite, au cœur de l'Europe, et elle est inscrite dans le patrimoine européen pour l'éternité. (...)

La Shoah représente un trou noir dans l'histoire de l'Europe et du monde moderne. Pourtant, il faut comprendre, au minimum, qu'elle a pu se produire parce que des gens comme vous et moi décidèrent qu'elle se produise. Ils choisirent de planifier l'anéantissement et de le perpétrer pendant de nombreuses années. Ils auraient pu faire un autre choix. Ils auraient dû faire un autre choix.

Il incombera donc toujours aux parents, aux enseignants, aux dirigeants, d'apprendre à nos enfants, qui à leur tour l'enseigneront à leurs enfants, qu'il existe un bon choix au même titre qu'un mauvais choix. Mais nous ne ferons le bon choix que si nous comprenons à quoi peut conduire le mauvais.»

Stéphane Bruchfeld et Paul A. Lévine, Dites-le à vos enfants, Ramsay, 2000.

Annexe 2 : texte d'élève

Auschwitz -Birkenau

Souvent on n'a pu m'en parler, je ne m'y suis jamais guère intéressée.

Des camps de concentration. ..Ouais !?

On tuait des gens, des juifs. ..Peut-être.

Qu'est ce que j'en avais à faire?

Après tout je suis jeune toutes ces histoires remontent à loin. ..

Et puis même que je sache on ne m'a rien fait à moi!!

Voilà ma première réaction.

Mais pourtant, on n'apprend chaque jour que ce qui a pu se passer entre les nazis et les juifs se passe tous les jours autour de nous.

On se dit qu'on ne sera jamais comme eux car nous sommes humains, mais tout de même n'étaient-ils pas humains eux aussi? Pourtant ils ont tué des milliers de personnes, détruit des vies. Je ne l'avais pas compris jusqu'à présent.

Cette année j'ai appris que ce n'était pas que des histoires, que cette époque avait vraiment existé. Des nourrissons qui commençaient leur vie la voyaient déjà finie car ils les ont brûlés. Souvent je me demande désormais comment ont-ils osé? Comment ces personnes ont-ils pu tuer autant d'hommes, de femmes, d'enfants ...Sous prétexte qu'ils étaient Juifs, eux étaient Allemands, qui y a-t-il de différent ? Leurs noms c'est tout. Ils auraient même pu être frères.

En allant cette année aux deux camps j'ai pu apprendre davantage sur ces temps-là.

J'ai osée me plaindre du froid, de la neige, de ces conditions climatiques.

Les Juifs n'étaient vêtus que d'un pyjama et jamais ne se plaignait. Je savais que le soir un lit m'attendait, un repas, des vêtements, une douche chaude ! Alors que les Juifs n'osaient même pas penser au lendemain par peur ! Pourquoi ??? Parce que des hommes qui n'aimaient pas les juifs ont tout fait pour que plus jamais il n'y en ait sur terre. Pourtant des personnes ont survécu.

Comme Mr Attali. Est-ce une joie? Un malheur? Il se le demande. Je n'ai pas vécu ce que lui a vécu, mais je pense qu'il devrait être fier. Car aux yeux de beaucoup, il est comme un Héros. Comme tous les juifs qui sont rentrés dans les camps en n'ayant pas survécu ou en ayant réussi à s'en sortir.

Mandy

Annexe 3 : texte d'élève

Mercredi 21 mars 2007, date à laquelle nous sommes allés visiter les célèbres camps d'AUSCHWITZ-BIRKENAU.

J'avais beaucoup d'appréhension à l'idée de visiter le lieu de la plus grande extermination de l'Europe, du monde pourrai-je même dire.

Un nœud au ventre, des frissons, le froid qui nous emporte et la neige qui nous tombe dessus; tout était là pour nous effrayer. Nous nous attendions au pire même si nous avions eu auparavant des leçons sur ce que nous allions voir.

Arrivée au camp : beaucoup de monde était présent; c'était plutôt un musée que nous venions voir plutôt qu'un endroit lugubre où 5 millions de personnes ont été tués.

Pour ma part, le camp d'AUSCHWITZ représentait une grande ville touristique où personne n'habitait. C'est triste à dire mais c'est ma première impression.

Par la suite, nous avons visité les blocks de ce camp, ils se ressemblaient tous sauf qu'ils ne contenaient pas les mêmes choses.

Nous avons vu les photos des millions de personnes tuées que ce soit celles d'enfant ou d'adultes".Le même sentiment était présent: du DEGOUT envers ces personnes inhumaines qui ont réussi à tué des HUMAINS, de la HAINE et de la PITIE envers ces personnes qui ont gazé, brûlé ou encore fusillé vif tous ces êtres humains pour la simple raison qu'ils étaient juifs, considérés comme une sous-race.

Mais comment est-ce possible? Je ne peux qualifier cet acte, c'est tellement impensable un tel crime! Impensable d'avoir à ce point une haine aussi forte envers quelqu'un. Beaucoup de questions sont sans réponses et pourtant... cela s'est réellement produit. Ils ont réussi à exterminer en partie ceux et celles qu'ils considéraient comme une sous- race. Notre guide nous a dit durant la visite devant de la vitrine où il y avait les chaussures des déportés « DEUX CHAUSSURES FONT UN HOMME ».

Cette phrase m'a beaucoup marqué et touché car des paires de chaussures, il y en avait énormément et encore je pense que le mot est faible à côté de la quantité de chaussures présentes.

Ce qui nous a permis de vraiment être dans l'ambiance morbide des années 40 au moment où il y avait toutes ces déportations, ces gazages, ces travailleurs qui marchaient peu couverts dans le froid et la neige.

En effet, le jour de la visite, nous avons eu mauvais temps, le froid, la neige, la boue...

A vrai dire je trouve cela tellement affreux et irréel que quand nous avons visité les camps, je n'ai pas réussi à réaliser immédiatement ce qui s'est vraiment passé là bas. Pour moi difficile de croire à cette triste réalité.

C'est seulement à mon retour de Pologne que, lorsque nous avons abordé de nouveau le sujet des camps et parlé de ce voyage que j'ai réussi à comprendre et à prendre conscience que l'endroit que j'ai visité est un lieu de mémoire pour les vivants !

Angélique

Annexe 4 : texte d'élève

Quand nous sommes arrivés devant l'entrée d'AUSCHWITZ I, avec cette inscription barbare

« Arbeit macht frei » signifiant « Le travail rend libre », je ne réalisais pas que j'étais là, là où des milliers d'êtres humains ont vécu dans des conditions atroces et terribles, et où la plupart sont morts tragiquement.

Sous cette neige et ce froid glacial, le paysage était sinistre et triste. Ce génocide était ancré et faisait parti de ce décor déchirant. Tout était alors comme brisé en moi, je n'étais plus Stéphanie, une lycéenne venant observer et découvrir ces horreurs endurées par ces

millions de personnes, mais j'étais alors tous ces martyrs persécutés. Puis je me suis identifiée à l'un d'eux, me suis imaginée à sa place en ces lieux passés. Il y eut alors un grand vide en moi et cette histoire, l'histoire de ce massacre terrible, défilait alors dans ma tête.

En voyant ces photos dans un hall d'un block, ceux de milliers de personnes qui avait perdu

le sourire et qui avait un air abattu, et tes valises, ces cheveux, ces lunettes ces prothèses... Je me suis vraiment posée beaucoup de question. Pourquoi cette intolérance? Pourquoi personne n'a réagi devant ce terrible drame? Que s'est-il passé dans la tête de ces gens cruels pour faire autant de mal à des êtres humains? ...Les gens déportés étaient considérés comme des êtres nuisibles, des moins que rien et même des moutons, nous a précisé Mr Attali, un déporté qui s'en est sorti, mais qui garde en mémoire ces terribles souvenirs.

Mais je dois dire que ce qui m'a marqué le plus dans AUSCHWITZ I, c'est la maison

d' HIMMLER implanté juste devant ce camps de la mort, dans laquelle il vivait avec sa femme et ses cinq enfants. De plus, elle était située à une vingtaine de mètre des chambres à gaz et des fours crématoires. Comment pouvaient-ils vivre là tous les sept en côtoyant la mort à chaque seconde? Je trouve que c'est inadmissible d'atteindre ce degré d'intolérance et d'inhumanité, c'est tellement irréaliste et inhumain à la foi. C'est pour cela, que cette image restera un souvenir horrible, gravé à jamais dans ma mémoire.

Ensuite, quand nous sommes arrivés devant le camp de « AUSCHWITZ-BIRKENAU », en voyant cette grande entrée et ces rails là traversant et pénétrant à l'intérieur de ce camp, j'ai eu beaucoup de peine. Je n'arrivais pas à faire face à la vérité et j'avais plutôt tendance à me là cacher. Mais c'était bien ici, ici que des millions de personnes ont été exterminés alors qu'ils croyaient qu'ils allaient juste être hébergés. Sans le savoir, ils allaient connaître la Mort où pour très peu d'entre eux, juste là toucher du doigt.

Alors, en voyant du haut de la tour centrale du camp, toute son étendue, je me suis dis alors: « Ce n'est pas un simple camp, mais une ville où des enfants, des adultes, des vieillards... ont été martyrisés pendant des années, sans que personne ne réagisse ». En visitant ces blocks parfois déserts et quelque fois aménagés de « lits » ou de « toilettes » communs, au fond de moi j'éprouvais alors de la rancœur et de l'incompréhension. En effet, ces gens malheureux considérés comme des bêtes, n'avaient, ici, plus aucun droit: sous- alimentés, ils n'avaient aucune hygiène de vie. Ils avaient froid, faim et peur. Les femmes avaient perdu toute leur féminité. Je ressentais, en moi, de la colère, colère qui s'est transformée de plus en plus en haine, haine envers toutes ces personnes appelées « NAZIS », qui ont humilié des millions de personnes. Alors, aujourd'hui, mon souhait le plus cher est qu'un génocide, quel que soit sa raison et son ampleur, n'arrivera plus. Utopique n'est ce pas, quand on sait qu'à l'heure actuelle, de tels crimes existent toujours, que ce soit au Darfour ou en Sierra

Léone par exemple, sans bouleverser notre monde, ce monde fait d'injustice, de différences et de cruauté.

Stéphanie

Annexe 5 : Message de Mme Simone Veil aux élèves du lycée Joliot Curie d'Aubagne, adressé à l'occasion de leur visite du camp d'Auschwitz Birkenau

Vous allez bientôt franchir la porte du camp d'Auschwitz Birkenau. Je suis sûre que vos professeurs ont longuement préparé ce voyage avec vous. Vous avez pourtant certainement de nombreuses questions à l'esprit, dont la première: «Pourquoi Auschwitz ?». Il n'existe pas de réponse. Mais il reste une trace du «comment Auschwitz ». Il y a soixante ans, les barrières électrifiées du camp sont tombées et le monde a découvert avec stupeur le plus grand charnier de tous les temps.

Plus d'un million d'êtres humains ont été exterminés dans ce seul camp, au nom de l'idéologie nazie, simplement parce qu'ils étaient nés juifs. Pour la plupart, ils ont été gazés dès leur arrivée. Les hommes, les femmes, les enfants, à peine débarqués des wagons, étaient sélectionnés en une seconde, sur un simple geste des médecins SS.

Que seraient devenus tous ces bébés, ces enfants, ces adolescents juifs, assassinés ici, dans les ghettos ou dans d'autres camps? Des philosophes, des artistes, de grands savants, d'habiles artisans ou des mères de famille? Cette question non plus n'a pas de réponse. Tout ce que je sais, c'est que je pleure encore chaque fois que je pense à eux. Jamais je ne les oublierai.

Certains déportés n'ont pas été exécutés à leur arrivée. Ils sont entrés dans le camp, pour servir d'esclaves. La plupart y sont morts d'épuisement, de faim, de froid, de maladie, ou ils ont à leur tour été sélectionnés pour la chambre à gaz, parce qu'ils n'avaient plus assez de forces pour travailler.

Il ne suffisait pourtant pas de détruire notre corps. Il fallait aussi nous faire perdre notre âme, notre conscience, notre humanité. Dès notre arrivée, nous étions privés de notre identité. Le numéro indélébile tatoué sur notre bras faisait de nous des «stucks », des morceaux.

Depuis, plus d'un demi-siècle s'est écoulé. Le vœu de «plus jamais ça », que nous sommes nombreux à avoir formé dans toutes les régions du monde, n'a pas été exaucé puisque d'autres génocides ont été perpétrés.

Les derniers survivants de la shoah, au nombre desquels j'appartiens, ont aujourd'hui le devoir de vous mettre en garde. Un nouvel engagement doit être pris pour que les hommes soient unis dans la lutte contre la haine de l'autre, contre l'antisémitisme et le racisme, contre toutes les formes d'intolérance.

Pour que le « plus jamais ça » devienne une réalité, souvenez-vous des camps de la mort. Rappelez-vous la barbarie avec laquelle des hommes, qui appartenaient à la même planète que vous et moi, ont assassiné un million et demi d'enfants, au seul motif qu'ils étaient juifs.

Simone Veil

(Simone Veil)

En complément du texte sur un voyage scolaire à Auschwitz

L'histoire du 20^{ème} siècle permet de comprendre et d'analyser la Shoah mais inversement cette dernière est ce qui permet d'éclairer l'histoire du 20^{ème} siècle. Dans la première approche, la Shoah s'inscrit pleinement dans un enseignement disciplinaire alors que la deuxième permet un parcours interdisciplinaire.

Comment la Shoah est inscrite dans les programmes d'histoire ?

1 En cycle 3 de l'école primaire, l'étude du 20^{ème} siècle est importante et y figure « *l'extermination des Juifs par les nazis : un crime contre l'humanité* » et les mots à retenir sont la déportation, les camps d'extermination et le personnage à étudier Anne Franck.

En classe de 3^{ème} depuis 1993, la question du génocide est étudiée dans la première partie du programme consacrée à la période 1914-1945 ainsi que dans le chapitre consacré à la Seconde guerre mondiale.

En classe de première, le génocide est étudié dans la partie consacrée aux « *guerres, démocraties et totalitarismes* » ; est étudié aussi la politique nazie d'extermination dans la partie consacrée à la Seconde guerre mondiale.

En classe de terminale, est intégrée une étude dans la France de 1945 à nos jours une partie intitulée « *Bilan et mémoires de la Seconde guerre mondiale* ».

Les commentaires des programmes de lycée donnent le cadre philosophique du programme d'histoire (qu'on peut sans difficultés appliquer aux autres programmes) : il ne s'agit pas d'enseigner une continuité historique, considérée comme un mythe. L'exhaustivité n'est pas de mise mais il convient d'aborder des thématiques exploitables, qui ont une valeur culturelle et formatrice propre sans exposer de manière indifférenciée le réseau de leurs « causes » et sans s'astreindre à combler les intervalles chronologiques qui les séparent.

La question de la mémoire y trouve alors toute sa place puisqu'il est précisé « *qu'on préférera une démarche partant des questions posées par l'étude des moments historiques, conduisant à relire de manière ciblée ce qui s'est passé avant ou à suivre quelques postérités, sans ambition de tout dire. De ces postérités, les bilans matériels et géopolitiques n'épuisent pas la richesse : on les repère éminemment aussi dans la mémoire des événements* ».

La question de la mémoire se justifie de deux façons :

le moyen privilégié d'une approche de l'histoire qui part du présent et de la présence de l'événement pour les contemporains, rendre compte de cette ou ces mémoires en termes historiques, en les arrachant aux logiques conflictuelles et aux polémiques de la société civile et des différents groupes concernés.

Cette philosophie, appliquée à la Shoah, invite à saisir de cet événement pour et par lui même tant il représente une césure dans l'histoire du 20^{ème} siècle au moins, mais sans jamais l'extraire pour autant de son historicité en amont et en aval qui lui donne son sens pour nous, donc en relisant à partir de lui ses antécédents et sa postérité. Il s'agit alors de ne pas faire « un arrêt sur image » de la Shoah en plongeant immédiatement les élèves dans l'horreur des camps en oubliant la politique ségrégative des nazis, les opérations de tuerie des Einsatzgruppen, les ghettos, etc. On perd en intelligibilité si l'on croit gagner par un effet-choc. Or, l'enseignement de la Shoah reste marqué par cette volonté de bouleverser et d'impressionner son public.

Enseigner la Shoah, c'est donc avoir la volonté de transmettre un savoir sur et à partir du génocide.

Des dérives peuvent apparaître que Jean François Bossy dans « Enseigner la Shoah à l'âge démocratique » qualifie de « *pédagogie de l'extrême* » : l'injonction d'un devoir de mémoire apparaît alors comme nécessaire et implique alors le plus souvent à une mise entre parenthèse du temps scolaire en vue d'une intensification de sa mission morale et politique. On sort alors de sa mission habituelle de transmission d'un savoir rationnel. C'est alors le discours sur le souvenir et la non répétition : se souvenir pour le plus jamais ça !

De fait, plusieurs caractères de cet enseignement mémoriel se dégagent : la difficulté à trouver un vocabulaire accessible à des enfants pour décrire ce qui est de l'ordre de l'événement hors normes, l'appréhension d'un mal conçu comme absolu, déconnecté des causes et des acteurs qui l'ont rendu possible, dans des sociétés pacifiées et éloignées de telles violences,

le rattrapage de questions que la société tarde à aborder et dont l'école se trouve chargée : l'éducation sexuelle, la conduite routière, la prévention contre le Sida, la sensibilisation au handicap, ... La transmission de la mémoire de la Shoah s'inscrit dans cette longue liste des missions à la fois complémentaires et centrales de l'école.

De cette « *pédagogie de l'extrême* », on recherche alors des registres émotionnels divers : effroi, dégoût, rage, révolte et compassion, par exemple. On attend plusieurs bénéfiques :

renforcer le lien entre notre condition d'individus protégés et notre sensibilité croissante aux images du catastrophique tout azimut, réactiver l'idée que « la bête immonde » sommeille en chacun de nous, la conversion au bien : après la connaissance de la Shoah, il nous sera impossible de devenir acteur du mal absolu.

De fait, la leçon sur la Shoah s'apparente davantage à une mission morale et publique, plutôt qu'à une leçon de transmission de savoir.

On peut trouver cet aspect autour des trois moments habituels de la leçon sur la Shoah ce qui peut en expliquer les déficiences ou les dérives :

le visionnage d'un film. Le paradoxe est de vouloir montrer des images du crime nazi alors même que celui-ci utilisa des dispositifs furtifs et secrets. Cependant, en raison de la familiarité des élèves avec les images télévisuelles et de la force des images, le recours au film est fréquent car l'image parle mieux que l'enseignant. Par exemple, le film *Nuit et Brouillard* est fréquemment utilisé sans précaution, en raison de son format (30 minutes, idéal pour un cours), alors que ses insuffisances sont nombreuses : indétermination de l'identité des victimes, images d'époques différentes, erreurs multiples (9 millions de morts évoqués pour Birkenau), etc. Le film se veut une entrée choc qui ne permet pas de réfléchir, de mettre en avant une pensée, mais à provoquer une émotion à l'effet contestable forte (or, il est acquis en psychologie comportementale que faire face à des images d'horreur ne modifie en rien notre sensibilité au bien et au mal). Par ailleurs, la réaction espérée par l'enseignant (une conscience civique de l'élève) peut être factice : ralliement à un rituel et à un discours enseignant, à un code de conduite par conformité ou pour rentrer dans le cadre du portrait du « bon élève » que l'enseignant a tracé en filigrane dans son discours ou son dispositif. Enfin, cela n'exclut pas des réactions réprouvées par l'enseignant : passivité, ennui, voire chahut ou contestation (encore cette leçon !).

le voyage à Auschwitz (on pourra étendre cette pratique à l'ensemble des camps). Très souvent, il est assigné au voyage une mission de renforcement des valeurs démocratiques dont les objectifs peuvent rester flous : tolérance, respect des différences, éducation à la paix, etc. La visite peut alors s'apparenter à un acte religieux : on attend des élèves une conversion à l'idée du plus jamais ça ! Trois traits se dégagent de la visite : la nécessité affirmée d'un « devoir de mémoire », la reconnaissance d'un lieu ancré dans l'inconscient collectif et la volonté de comprendre comment certains hommes ont pu faire « cela » à d'autres hommes. Il apparaît alors que le contexte de cette démonstration prend son sens : l'hiver qui

souligne la froideur concentrationnaire (alors même que l'enfer est le même sous les températures estivales), le tas de chaussures et de lunettes, de cheveux comme effet de vérité, permettant de réaliser ce que fut l'entreprise d'extermination. Les visiteurs ne peuvent alors entrer que dans une situation de respect et de recueillement. De fait, de nombreux comptes rendus de voyages mettent en avant le fait que le résultat escompté n'est pas celui espéré. Pourquoi ? Auschwitz n'a plus rien du camp qu'il était : par son silence, par l'allure décente qui lui a été donnée, par sa vocation de musée, il n'a pas de rapport avec la fureur concentrationnaire, la violence qui y régnait. *«Tu n'as rien vu à Auschwitz- Birkenau, si on ne sait pas ce qu'il y a à voir, et souvent rien à sentir sans une médiation »* écrit Annette Wieworka dans *« Auschwitz, 60 ans après »*. De même, il peut, selon Primo Lévi, renforcer l'idée que les Juifs sont une masse anonyme : on y voit *« des lunettes sans yeux, des prothèses sans jambes, des chaussures sans pieds »* qui ne permet pas de connaître les individus, les humains.

le témoignage. Devant un public scolaire volontiers bavard, le témoignage produit un fort effet ; le témoin fait le lien entre le cours et la vie, se révèle capable de réaliser une unanimité des émotions par la transmission de l'horreur absolue et de la souffrance endurée. Cependant, pour l'enseignant, la séance d'intervention est une séance dans laquelle le dialogue peut être plus libre. Cette liberté n'est pas exempte de dangers : attitudes et questions provocatrices, silence total ou questions naïves traduisant l'écart de plus en plus important entre ce qu'a vécu le témoin et ce que vivent les publics. Si vouloir contrôler la totalité du comportement des élèves s'avère quelque peu artificiel, des garde-fous peuvent être mis en place : un travail de contextualisation sur la réalité historique d'alors (fermeture des frontières, état d'épuisement des déportés, malveillance des populations locales, polonaises notamment, faiblesse de la mobilité des populations, ampleur des sentiments patriotiques, etc.) évite les anachronismes ou les questions les plus simplistes : pourquoi ne se sont-ils pas évadés ? (on peut noter que cette question est fréquente et est confortée par l'héroïsation de quelques déportés ayant réussi à s'échapper, le film Holocauste faisant d'un de ses personnages un évadé d'un camp d'extermination par exemple), pourquoi les déportés ne se sont-ils pas révoltés ?

Par ailleurs, le témoin est confronté au cours de son intervention au défi de ses émotions, à ses fragilités que les questions d'élèves peuvent raviver (on peut noter que peu de déportés témoignent, 10 à 15% de ceux qui sont revenus). Le travail préalable consistant à mettre en avant ce qui est de l'histoire et ce qui est de la mémoire permet alors de mieux gérer auprès de ses élèves cet instant où l'émotion l'emporte chez le témoin.

La pédagogie peut desservir non seulement la transmission de la mémoire de la Shoah mais court aussi le risque de transmettre un savoir- culte et ritualisé, transi dans des énoncés sacrés et des gestes convenus ; en voulant transmettre des valeurs pas toujours clairement identifiées, on peut créer de manière artificielle un savoir- penser politiquement correct et un comportement adéquat obligatoire. Les dérives à ce prêt à penser et prêt à être apparaissent alors comme des violences inadmissibles. Par ailleurs, elles révèlent l'échec d'une démarche qui peut aller dans le sens contraire de son objectif : une formation civique permettant à l'individu de faire des choix, fondés sur une éthique. Présenter de manière simpliste les camps (les bourreaux et les victimes), hors de tout contexte historique, ne permet pas de rentrer dans la complexité du champ de l'action morale et politique.

Il y a donc quelques précautions indispensables pour éviter de figer la démarche de travail sur la Shoah dans un rituel convenu tout en mesurant la difficulté de la démarche et son indispensable modestie :
décrypter les films utilisés : il s'agit de se pencher sur le contexte de réalisation, les intentions du cinéaste, les oublis ou les incohérences,

identifier ce qui est de l'ordre de la mémoire et de l'histoire : le témoin apporte des éléments différents que ce que le professeur donne en cours. Il s'agit alors de trouver un équilibre entre les deux interventions. La parole du témoin est forcément subjective et il est important de faire comprendre aux élèves que cette subjectivité est source de richesse alors que le récit historique se doit de présenter une réalité selon les règles de la science historique. Il s'agit en permanence de faire de l'histoire, d'éviter toute forme d'édulcoration de ce que fut la Shoah et de ce qu'est le génocide. Ce dernier nécessite alors d'être défini avec rigueur afin de faire apparaître la singularité de la Shoah, comme intention définie de faire disparaître une population de la surface de la terre, dans un système mis en place en Pologne (contrairement à ceux afférents à des conflits guerriers), de mettre en valeur la particularité de l'antisémitisme (on s'attaque au Juif, sorte de figure invisible, parée de tous les vices alors que dans le racisme, sont désignés des groupes qu'il faut exclure), travailler éventuellement les représentations des élèves qui peuvent empêcher le discours enseignant de gagner en efficacité, préparer de la manière la plus rigoureuse possible les élèves sur le plan historique.